



LE DESTIN FUNESTE DE MICHAEL ROCKEFELLER

CARL HOFFMAN



Le Destin funeste de Michael Rockefeller

Carl Hoffman

Le Destin funeste de Michael Rockefeller

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Silke Zimmermann



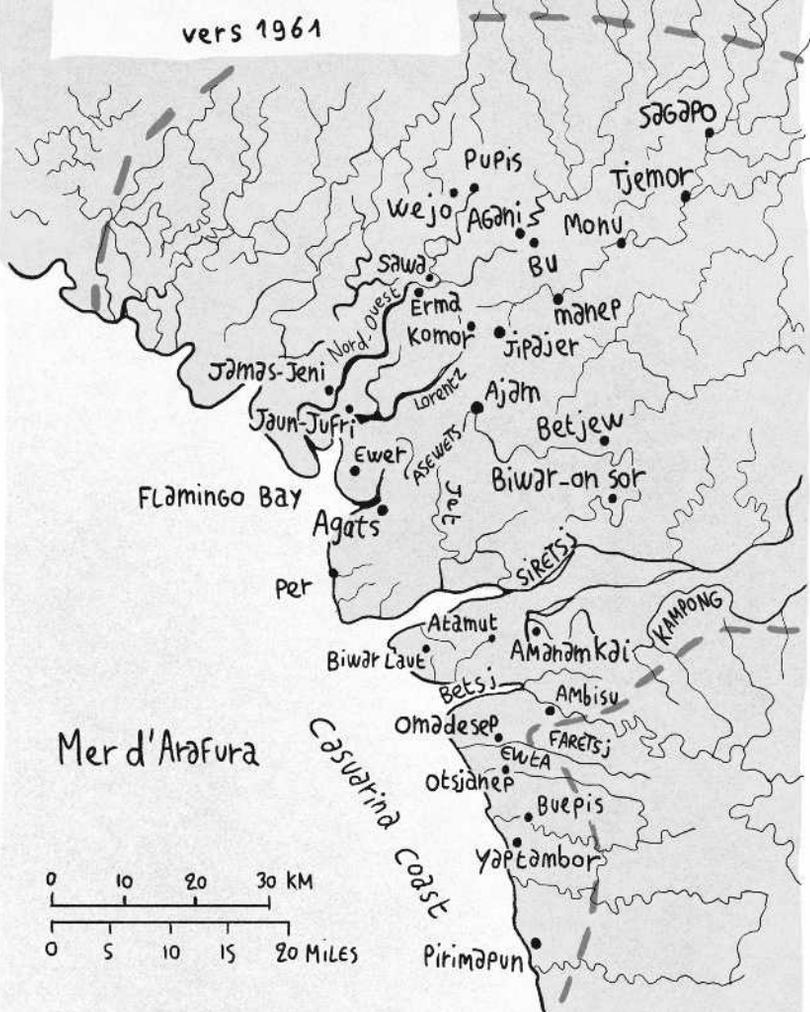
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Pour Lily

« Chaque rencontre avec l'Autre est une énigme,
une inconnue – je dirais même, un mystère. »

Ryszard Kapuściński

RÉGION TRIBALE ASMAT
 de La
 Nouvelle-Guinée Néerlandaise
 vers 1961





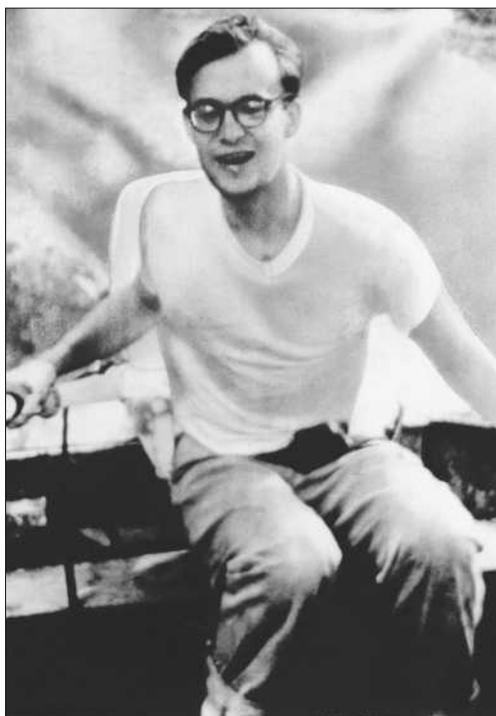
Bouclier Asmat



PREMIÈRE PARTIE

1

19 NOVEMBRE 1961



Michael Rockefeller en Nouvelle-Guinée.

La mer semblait chaude tandis que Michael Rockefeller s’y laissait glisser le long de la coque de bois renversée. René Wassing l’observait du haut de leur embarcation, et Michael remarqua qu’il était brûlé par le soleil et avait besoin de se raser. Leur échange fut bref. Depuis vingt-quatre heures maintenant, ils dérivaienent au large des côtes de la Nouvelle-Guinée, et ils s’étaient déjà tout dit.

Vraiment, je ne pense pas que tu devrais y aller.

Non, ça ira. Je pense pouvoir y arriver.

À huit heures du matin, la marée était haute. Michael courba ses doigts et agita les bras, tournoyant sur lui-même. Il portait des sous-vêtements de coton blanc et des lunettes aux verres épais et à monture noire. Deux bidons d’essence vides étaient attachés à sa ceinture en tissu de style militaire : Michael en prit un dans ses bras et se mit à nager vigoureusement en direction de la côte qui n’était qu’une ligne d’un gris brumeux – à peine une tache. Il estimait la distance entre huit et seize kilomètres. Battant des jambes à un rythme lent et régulier, il fit le calcul : s’il nageait à un kilomètre et demi par heure, il pourrait être rendu en une dizaine d’heures. À la moitié de cette vitesse, il lui faudrait vingt heures. C’était faisable. La mer était presque aussi chaude qu’un bain et il lui suffisait de se concentrer sur la tâche à accomplir. Comme René et lui connaissaient les horaires des marées, Michael savait qu’un autre élément jouait en

sa faveur : en cette période, les marées étaient espacées de façon irrégulière. De ce fait, entre quatre heures de l'après-midi et le lendemain matin, il y aurait une marée montante vers minuit, une brève marée descendante vers deux heures du matin et une autre marée montante vers huit heures. Par conséquent, il serait poussé en direction de la côte pendant douze des quatorze heures, entre quatre heures de l'après-midi et le lendemain matin, quand la fatigue serait à son comble.

Il ne fallut pas longtemps pour que René, assis sur le catamaran renversé, disparût de sa vue. Pour avoir nagé au large des côtes du Maine tous les étés, Michael savait combien le point de départ s'estompait vite alors que la destination ne paraissait pas pour autant se rapprocher. La mer d'Arafura n'était pas très profonde ici et, une fois arrivé à un kilomètre et demi de la côte, il allait sûrement pouvoir se mettre debout sur le fond vaseux. Il se retourna sur le dos et se propulsa à grands coups de jambes réguliers, traînant les bidons d'essence, accompagné des battements de son cœur et du bruit de sa respiration.

Bien qu'il ne l'eût jamais avoué, il avait la notion de sa propre destinée, d'une certaine grandeur, et possédait une confiance en soi immanente. À vingt-trois ans, on ne pense pas à la mort ; à vingt-trois ans, la vie se conjugue au présent. Quand Michael roulait sur l'autoroute du Maine au volant de sa Studebaker en faisant du cent trente à l'heure, la vie lui semblait éternelle. Et puis, n'était-il pas un Rockefeller ? Cette position était un fardeau autant qu'un bienfait, et elle faisait de lui ce qu'il était, parfois contre son gré. Le terme « impossible » n'appartenait guère au vocabulaire familial. Tout était possible. Michael avait grandi avec la certitude de pouvoir aller n'importe où, faire n'importe quoi et rencontrer n'importe qui. Son arrière-grand-père avait été l'homme le plus riche du monde ; son père était gouverneur de l'État de New York

et avait récemment été candidat à la présidence des États-Unis. Dans des situations dramatiques de survie, la volonté est déterminante, et Michael possédait cette qualité en abondance. Comme tous les Rockefeller, il avait la responsabilité d'agir pour le bien commun, d'accomplir de grandes choses et de devenir quelqu'un. Dans la famille, on appelait cela l'« intention ». Ainsi, il ne nageait pas seulement pour sa propre survie. Il nageait pour René qui devait être secouru, pour son père Nelson et pour sa sœur jumelle Mary. En quelque sorte, il nageait même pour les Asmat ; il avait rassemblé tant de leurs merveilleux objets d'art, qu'il avait hâte de partager avec son père, avec Robert Goldwater du musée d'Art primitif, avec son meilleur ami, Sam Putnam, avec le monde entier. Ce n'était pas là un sentiment qu'il était en mesure de verbaliser, mais il le ressentait profondément. Alors il nagea, poussant sur ses bras et ses jambes, confiant. Le monde était vaste, mais Michael se trouvait dans une bulle. Lui et l'immense mer d'Arafura.

Son entraînement militaire lui avait appris que la peur et la panique pouvaient tuer, rendre fou et saper une énergie précieuse. Alors il ne se pressa pas. Il eut même un petit sourire en se rappelant comment, avec ses camarades de Harvard, il avait raillé l'épreuve de natation Widener – l'obligation pour chaque étudiant de troisième cycle, avant la remise des diplômes, de nager sur une distance de cinquante mètres. Un ancien étudiant de Harvard, Harry Elkins Widener, avait péri lors du naufrage du *Titanic*, et l'épreuve avait été imposée par sa mère en contrepartie d'un don de deux millions et demi de dollars pour la nouvelle bibliothèque universitaire. Dans le cas présent, ce qu'il fallait à Michael, c'était de la régularité. Lorsqu'il commença à sentir des crampes dans ses mollets et de la fatigue dans ses épaules, il attrapa un bidon et se reposa, flottant sur le dos et regardant l'immensité du ciel et les nuages en mutation perpétuelle. Par chance, le vent et la mer étaient

calmes, et l'embellie s'accroît encore au cours de l'après-midi. Il continua à nager. Il pensa à l'exposition qu'il voulait monter à New York. Les mâts totémiques qu'il avait recueillis mesuraient plus de six mètres de haut, et personne aux États-Unis n'en avait jamais vu de semblables. Même les objets d'art du nouveau musée de son père en seraient éclipsés...

Les étoiles apparurent par milliards, des éclairs de chaleur zébrèrent l'horizon, puis la lune se leva. Dans trois jours, elle serait pleine.

Michael, lui, nageait.

Il n'avait aucune certitude quant à sa position mais estimait qu'il devait se trouver quelque part entre les rivières Faretzj et Fajit, entre le village d'Omadesep et celui de Basim. Au lever du soleil, il y aurait des gens le long de la côte, c'était certain – il y en avait toujours, en train de pêcher. Michael était heureux de la façon dont il avait appris à les connaître ; il s'était approprié Asmat, le coin le plus reculé de la Terre. Il commençait à percer les mystères de l'univers asmat, de ce monde parallèle auparavant inextricable, et nager ainsi vers le rivage s'apparentait à un baptême dans les profondeurs d'Asmat. Cela ferait une bonne histoire à raconter. L'obscurité s'était installée depuis un bon moment quand il vit d'étranges reflets sur l'eau. Derrière lui, le ciel s'illumina et devint opalin à la lumière d'éclats phosphorescents retombant dans la mer. Il les observa, sans savoir de quoi il s'agissait.

Vers quatre heures du matin, le ciel prit une pâle teinte violette – les premières lueurs de l'aube. Sur la vaste mer, Michael était témoin de tous ces changements subtils. Il nageait depuis dix-huit heures et savait que, à condition de persévérer, il parviendrait bientôt à destination. La ceinture qui tractait les bidons d'essence lui frottait la taille au point de le brûler et il était épuisé, mais l'aube renouvela ses forces. Maintenant, il put distinguer plus clairement la ligne sombre des arbres,

bien réelle. De nouveau, il se laissa flotter pour reposer son corps endolori. Il avait soif et faim. L'eau de mer attaqua sa peau. Il aurait tout donné pour quelques grandes gorgées d'eau claire et fraîche. Il frissonna. Continuer... Le jour se fit plus lumineux tandis qu'il approchait de sa destination. Il essaya de se tenir debout et y réussit de justesse. Sous ses pieds, la vase était visqueuse et glissante, et il lui fut plus facile de nager. Mais, s'il fallait, il pouvait se redresser et se reposer, et cette certitude était un soulagement. Il sut qu'il y arriverait. Pour se faciliter la tâche, il dénoua un des bidons et le laissa dériver. Puis, alternant les positions, il nagea, se mit debout, nagea encore, sur le dos à présent, l'unique façon d'avancer, bien que cela fût douloureux. Il était presque en sécurité... Au milieu des palétuviers et des palmiers nypa qui semblaient surgir tout droit de l'eau apparurent des pirogues dont toute une flottille se nichait parmi les arbres.

Et des hommes.

2

20 NOVEMBRE 1961



Un crâne ancestral asmat.
La mâchoire inférieure est encore en place,
signe que le défunt n'a pas été la victime
de chasseurs de têtes.

Ils le virent, toute la cinquantaine qu'ils étaient, attendant dans huit longues pirogues près de l'embouchure de la rivière Ewta. Il était six heures du matin. Le soleil montait déjà au-dessus des arbres ; bientôt, la lueur matinale aux teintes saturées ferait place à la lumière crue des tropiques. La marée était presque haute et la ligne côtière à peine visible ; on ne distinguait que quelques arbres rabougris et éparpillés, qui émergeaient là où l'eau et la terre se rejoignaient, là où commençaient les marais et la jungle touffue. Ici, les hommes pouvaient se laisser flotter à l'ombre, en fumant leurs longues cigarettes roulées dans de jeunes feuilles de nypa ou en mangeant des boulettes de sagou, après avoir passé la nuit à pagayer pour rentrer chez eux, à cinq kilomètres en amont de l'Ewta.

– Regardez, un *ew* ! alerta Pep en langue asmat.

Un crocodile !

Les hommes attrapèrent leurs lances sculptées, longues de trois mètres, munies de méchants barbillons de trois centimètres et dont certaines portaient à leur extrémité la griffe d'un casoar.

Ils observèrent le crocodile, qui ne bougeait pas comme les autres crocodiles. Michael nageait sur le dos, mais il se retourna, aperçut les hommes et les pirogues, sentit la fumée des cigarettes puis les braises sur leur lit de boue à l'avant des pirogues. Il agita les bras et cria. Incroyable. Il avait réussi !

– Non, dit Fin, c'est un homme !

– Ho ! grognèrent-ils.

Pep, Fin, Ajim et les autres se mirent debout, s'inclinèrent et enfoncèrent leurs pagaies dans l'eau d'un mouvement puissant. Leur pirogue s'élança en direction du nageur. Ils furent imités par le reste du groupe. Les pirogues étroites et basses sur l'eau mesuraient douze mètres de long, et certaines étaient ornées de rayures verticales ocre et blanches. Michael fut encerclé. Il souriait, essoufflé, la barbe trempée, les lèvres gercées et couvertes de cloques. Pep se baissa pour l'aider à monter dans la pirogue, mais Michael était trop épuisé pour lui prêter main-forte. Fin et Pep le remorquèrent alors vers le rivage en le tenant par les bras. Ils savaient qui il était. Ils vivaient dans un monde sans photographie ni écriture, et leur mémoire était excellente. Ils l'avaient déjà vu auparavant : il était venu au village, et il s'appelait Mike.

Les hommes des pirogues étaient noirs de peau. Ils avaient des traits rudes, des pommettes saillantes et les perforations dans leurs cloisons nasales étaient grandes comme une pièce de dix cents. Ils ne mangeaient ni huile ni graisse, en dehors d'un cochon sauvage ou d'un être humain de temps à autre, et ne connaissaient pas le sucre. Sur leur corps, aucune présence de la couche sous-cutanée qui enveloppe les Occidentaux, mêmes maigres. Ils n'étaient faits que de muscles d'acier, de veines et de peau ; une vie passée à pagayer leur avait donné des torses puissants et des épaules larges. Leur taille était fine et leur ventre plat et dur. Des os de cochon sculptés traversaient la cloison nasale de certains d'entre eux. En dehors de bandeaux en fibre de rotang finement tressés, attachés au-dessus de leurs coudes et de leurs genoux, et de petites bourses décorées de graines de larmes-de-Job et de plumes de casoar ou de cacatoès, ils étaient nus. Les hommes plus âgés et plus importants portaient leurs bourses sur la poitrine, celles des plus jeunes pendaient dans leur dos. Ajim, Pep et Fin arboraient la leur sur la poitrine, et

leur poignet gauche était entouré d'un bracelet large et épais qui les protégeait du puissant claquement de la corde de rotang permettant de bander leur arc de plus de deux mètres.

Ajim regarda Pep.

– Voici ta chance, dit-il.

Ce n'était pas là qu'une affirmation, c'était aussi un défi. Ajim était le chef d'un des cinq *jeu*, ou maisons d'hommes, qui formaient le village asmat d'Otsjanep. Il avait tué plus de personnes et pris plus de têtes que n'importe lequel d'entre eux. Féroce, intrépide, belliqueux, à l'esprit vif et aux passions extrêmes, il avait acquis son statut par son courage et sa témérité. Il exsudait ce que les Asmat appelaient *tes*, du charisme.

Pep n'hésita pas. Ses parents et voisins l'entouraient ; de plus, son statut dépendait de son audace, du nombre de gens qu'il tuait et du nombre de têtes qu'il prenait. Il poussa un cri, se cambra et envoya sa lance dans les côtes de l'homme blanc. Michael poussa un hurlement et émit une sorte de grognement, un son grave, inhumain. Ils le hissèrent dans la pirogue où le sang gicla de la plaie. Ils savaient ce qu'ils faisaient ; ils l'avaient accompli des dizaines de fois déjà, suivant les règles sacrées qui déterminaient chaque étape de ce qui allait suivre, ces règles qui les définissaient, qui faisaient d'eux des hommes. Elles les rendaient entiers. Car ils s'apprêtaient à prendre son pouvoir, à *devenir* lui, et à restaurer l'équilibre du monde.

Les cinquante hommes pagayèrent vers le sud sur la mer d'Arafura, debout en ligne dans chaque pirogue. Les plus importants occupaient les places en proue et en poupe, là où le travail était le plus ardu. Les muscles jouaient sous la peau de leurs épaules et leurs triceps se gonflaient ; la sueur couvrait leur poitrine et leur front, leur dos luisait au soleil. Ils chantaient et criaient « Ho ! Ho ! Ho ! » en tapant les côtés de leur pirogue avec les pagaies et en soufflant dans des cornes en bambou dont le son ressemblait à une sinistre corne de brume. Ils riaient et

chantaient « Ho ! Ho ! Ho ! » encore et encore. Pieds nus dans le sang chaud de l'homme blanc qui se mélangeait à l'eau au fond de la pirogue, ils étaient déterminés, et l'adrénaline pulsait dans leurs veines.

À quelques kilomètres au sud de la rivière Ewta, ils tournèrent à gauche pour emprunter une faille du littoral à peine perceptible. Ici, l'océan couvrait en flots argentés les longs bancs de vase noire qui bordaient le rivage. La jungle les entourait, épaisse et verte ; des nypa et des racines de palétuviers plongeaient dans l'eau comme des griffes. Les cris émis par des volées de cacatoès à huppe jaune résonnaient au-dessus de leurs têtes. Pep, Fin et Ajim étaient semblables à ces cacatoès qui se nourrissaient de fruits : ils mangeaient des têtes humaines, fruits des hommes et symboles de fertilité, graines précieuses qui fleurissaient, poussaient, mouraient pour engendrer de nouveaux hommes.

Ils entrèrent dans la crique – un lieu désert tirant sa beauté des petites vagues blanches déferlant sur la boue noire qui brillait au soleil et de l'eau brunâtre de la rivière, un lieu qui n'avait jamais vu ni moteur ni radio, un lieu habité par les esprits –, s'appropriant à cueillir une nouvelle graine puissante : la tête de Michael Rockefeller.

Il n'y avait pas de plage, rien qu'une étroite bande de vase épaisse et douce couleur cendre. Ils extirpèrent l'homme blanc de la pirogue et lui tapèrent sur le crâne.

– C'est ma tête ! hurla Fin tandis que les autres se rassemblaient autour de lui en criant et en se moquant.

Michael était gravement blessé, inerte, le sang suintait de sa bouche et dégoulinait sur sa barbe mouillée. Fin, Pep et Ajim soulevèrent son torse, inclinèrent sa tête vers l'avant et, d'un seul coup de hache dans la nuque, lui ôtèrent la vie. Ajim le retourna et enfonça un couteau en bambou dans sa gorge, puis poussa sa tête en arrière jusqu'à entendre le craquement

© 2016, *Globe, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition française*

© 2014, *Carl Hoffman*

Titre de l'édition originale : « Savage Harvest »

(HarperCollins Publishers, New York)

Dépôt légal : avril 2016

ISBN 978-2-211-22076-7



www.editions-globe.com
Groupe *l'école des loisirs*